

EMMANUELLE PIREYRE – *Congélations et Décongélations et autres traitements appliqués aux circonstances*
(Prix Missives 1999, Éd. Maurice Nadeau, 2000).

La meilleure manière d'aborder ce texte serait de parler : de musique ? de techniques de chasse ? De travailler : par analogies ? par approches sinueuses ? par prises de contact repoussées ? par rendez-vous manqués de peu ? Ou nous faudra-t-il plutôt siffloter à côté l'air de rien et craquer des allumettes à la dérobée ?

La meilleure manière d'aborder ce texte est de *simplement parler* et d'une manière ou d'une autre *il en sera question*. Plus qu'un texte, *Congélations et Décongélations* fonctionne comme un logiciel, un petit programme parasite qui à votre insu se greffe sur votre vision du monde. Les ruptures sont douces et à peine repérables. Une fois lu, vous êtes pris. Contaminés.

Au lieu de nous proposer un exhaustif et fastidieux exposé du monde dans ses détails et généralités, Emmanuelle Pireyre aiguise notre intuition et nous fait suivre des chemins semés de découvertes cocasses, de rapprochements inattendus, inventifs. L'argumentation est ici remplacée par l'astuce et l'art de rendre théâtrale l'invisible, le fugace. Au lieu de nous aider à comprendre, ce texte nous offre un bien précieux au moment où tant de textes péorent et se justifient assenant leurs grandes vérités, *Congélations et Décongélations* nous offre l'*indécision*. Et l'auteur de nous suggérer que l'on ne se sent jamais plus libre que piégé, chassé : à l'affût, agité de sentiments de proie, de joueur atteignant sa dernière vie. Où sommes-nous ? dans un décor ou une grande cage ou ? La manière de fuir ? la danse. Une danse sur place, on imite des ralentis et des courses éperdues, on est maladroit et mal équipé, on s'amuse de carnages lilliputiens ? On ne s'éloigne pas trop, on reste à portée de mains, on

pique-nique en catastrophe ? On chante et on fait chanter ? On menace et on soigne les apparences ?

Ce que l'on apprend, c'est-à-dire découvrir si l'on reste attentif, que l'on accommode son regard, c'est que les circonstances sont d'étranges animaux qui ne se laissent pas décrire, mais plutôt apprivoiser, les circonstances aiment la compagnie, et qu'il importe de ne pas oublier de les nourrir. Une circonstance se nourrit. La circonstance est fragile, délicate.

Ainsi tout glisse, fond, se mélange : *se décline*. Observer sera Être en embuscade ? Le Jeu de cache-cache deviendra Voyage précaire, Passage de frontières, Guerre totale ? Le monde est remplacé. Chacun devient un lieu où s'égarer ?

L'auteur par sa retenue à ne pas nommer, à ne pas s'appesantir, à ne rien affirmer donne à son texte des touches d'humour subtil, les Anglais diraient *understatement*, les Français ne diraient rien et ne sauront pas où sourire. Par ses rythmes, ses détours, sa manière de couper court, est transcrit toute une gamme d'émotions : de la politesse intimidante à l'enthousiasme guerrier, de la peur d'enfant à la contemplation de paysagiste. L'intelligence est un jeu. L'émotion est une arme. Cette auteur est redoutable. Elle n'insiste pas : elle s'amuse. Cela énervera beaucoup les laborieux, les médiocres, les systématiques et les ultramodernes. L'intelligence est un jeu, l'émotion est une arme. La séduction est une circonstance aggravante. Chez les écrivains, il y a deux espèces : ceux qui s'incrument et ceux qui s'évadent. Emmanuelle Pireyre est une spécialiste de l'évasion. Quiconque tentera de la suivre tombera, mais la regarder combattre a son charme.

Il est dit au dos du livre *Congélations et Décongélations* que l'auteur « est née en 1969 et vit à Clermont-Ferrand ». Il est mentionné surtout que « son travail

d'écriture s'intéresse à des formes mixtes agençant texte et son ou image : expositions, diaporamas, conférences fictives ». Ce livre n'est qu'un prélude. L'opéra est à venir.

L'auteur est aussi une excellente lectrice, voir dans la *Quinzaine littéraire* n°787 son article sur le roman *Un oiseau blanc dans le blizzard* de l'américaine Laura Kasischke, livre publié aux Éd. Christian Bourgois, un très beau roman que j'aurais manqué sans la note de lecture de Emmanuelle Pireyre. « Kasischke », Evguénia m'a dit qu'en russe cela voulait dire « petite tresse ». Oui, j'aime ces précisions *qui ne servent à rien*.

JEAN LEWINSKI

PRÉSAGES – Cahiers Jean-Marie Le Sidaner n° 10-11 (Éditions de la Différence).

Une livraison très riche des *Cahiers Jean-Marie Le Sidaner*, publiés depuis Reims avec la collaboration de la Différence. Des textes de Claude-Michel Cluny, Michel Mourot, André Velter, Vahé Godel, Zeno Bianu, Pierre Drogi, Gaspard Hons...

CHRISTIAN PRIGENT, corps écrivain.

'Mon nom est Confusion' nous dit magnifiquement le dernier livre de Christian Prigent. Mon corps, mon âme, sont accélération centripète et dissémination de l'un dans l'autre, perpétuel hoquet tressé, convulsion qui n'en finit pas, métamorphose constante de l'agencement écrivain – ce corps, comme bout de négatif pur. Car la subjectivité, tout comme la langue, n'existent pas – ou uniquement comme tyrans. De ces dispositifs, de ces fausses « natures » qui nous asphyxient, on a donc immanquablement à s'abstraire, l'on doit coûte que coûte survivre. Et c'est exactement ce que fait L'Âme : en huit étapes (petit lever, passage au jardin, un peu de campagne, vue

sur la mer, compte tenu des mots, salut les savants !, tentative d'idylle, tombée du jour) formant une nouvelle *Belle journée* (titre du premier recueil de poèmes de Prigent, paru en 1969), le livre invente une béance constitutive du réel, un plein empli de vide, où l'insignifiance règne et contamine toutes personnes et toutes choses vécues l'espace d'un jour : corps, paysages, langages.

En une immanence radicale rappelant le *Corps sans Organes* d'Artaud – reconceptualisé par Deleuze et Guattari, Prigent fait ainsi surgir un langage d'outre-langue qu'il identifie à la corporéité comme masse indéterminée. Le poétique, unifiant ces deux enjeux – corps et langue –, en opère la déstabilisation mutuelle : le corporel et le langagier sont respectivement la possibilité l'un de l'autre. *L'âme* rend ainsi particulièrement explicite le programme que Prigent a depuis *Ceux qui MerdRent* jusqu'à *Une Erreur de la nature* en passant par *À quoi bon encore des poètes ?*, et qui est l'incessante subversion de l'« idylle » de soi à soi et de soi aux autres qui tient lieu de subjectivité moderne. Ce que dévoile ce livre en particulier est ce que la décorporalisation comporte d'épreuve spirituelle – et vice versa : comment le devenir de l'âme en tant que matière est celui de la chair et de ses agencements toujours précaires : « car l'âme est la lame /qui cuit la /muqueuse qui /creuse la vie /est un trou d'âme meulé /dans /la masse du corps pas ». Et cette identification est riche en affres de tous genres – physiques et linguistiques. L'acte sexuel en particulier, où se cristallisent les énergies comme les narcissismes les plus vivaces (« ah ! fatigue ! lumbago ! /sardeau d'ego libido zéro ! », « ça gaina de glaire /ma chair /d'amour d'âme d'eau fraîche ma /chair de gloire libidifère »), ne retranche rien à l'incroyable difficulté et à la violence impliquées par un tel programme : l'âme, s'aperçoit Prigent, c'est l'humeur dans le fond du con quand